

N.D.L.R. : le présent texte est tiré du tome XLV-1-1985 de « Mondes et Cultures » édité par l'Académie des Sciences d'Outre-Mer à Paris. Cette allocution a été faite lors d'un colloque sur Pham Quynh cette année-là, en présence des membres de sa famille. Un autre témoignage sur Pham Quynh lors du même colloque est disponible dans La Lettre de Jean-Jacques Rousseau N° 60, en page 8 : [http://aejrsite.free.fr/lettrejr/bul60\\_1610.pdf](http://aejrsite.free.fr/lettrejr/bul60_1610.pdf)

TEMOIGNAGE SUR S.E. PHAM-QUYNH  
A L'OCCASION DU QUARANTIEME ANNIVERSAIRE  
DE SA MORT

par M. TRAN NGOC LIEN

TRAN NGOC LIEN

Né le 1<sup>er</sup> Mai 1909 à Quang-Nam (Centre Viêt-Nam). Diplômé des Etudes juridiques Indochinoises à l'Université de Hanoï en 1930. Tran Ngoc Lien débuta au Gouvernement Général en 1931 à la Direction des Affaires Politiques et à ce poste eut l'occasion d'entretenir des relations avec le Directeur de la Revue Nam-Phong. Devenu Secrétaire Particulier du Résident Supérieur en Annam en 1936, il a renoué des relations avec S.E. Pham Quynh, devenu Directeur du Cabinet Impérial. En 1940, appelé au Cabinet Impérial, il a été un de ses plus proches collaborateurs en tant que Chef du Service des Relations Extérieures. En janvier 1945, S.E. Pham Quynh, Ministre de l'Intérieur l'a nommé Mandarin, Chef-Adjoint de la province de Phu-Yen. En 1948, remplit les fonctions de Directeur du Cabinet du Gouverneur du Centre Viêt-Nam, puis Directeur des Services Economiques du Centre Viêt-Nam sans interruption jusqu'à sa retraite en 1963. A été ensuite requis en 1969 pour être Administrateur Général du Programme de Développement économique du Centre Viêt-Nam et des Hauts Plateaux jusqu'en 1972. A émigré en France depuis 1975.

Monsieur le Président,  
Mesdames,  
Messieurs,

Qu'il me soit permis tout d'abord de remercier Monsieur le Président et l'Académie des Sciences d'Outre Mer d'avoir bien voulu organiser cette réunion afin de rendre hommage à la mémoire de S.E. Pham Quynh, un grand ami de la France, mais aussi un grand lettré et homme d'état vietnamien, hommage auquel la communauté vietnamienne s'associe de tout cœur.

Je n'ai rien à ajouter au magistral exposé de M. le Professeur Calloch'd et aux brillants témoignages de M. Mayon et de mon ami Vinh Tho qui m'ont précédé.

Cependant ayant eu le privilège de vivre à ses côtés et de travailler sous ses ordres pendant 4 ans à la Direction du Cabinet Impérial de Hué, où j'assumais les fonctions de Chef du Service des Relations extérieures, j'ai appris à le connaître et à l'admirer. Aussi je considère comme un impérieux devoir de venir aujourd'hui apporter mon modeste témoignage, sous forme de souvenirs per-

sonnels qui, je l'espère, pourraient apporter un complément d'éclairage sur Pham Quynh en tant qu'homme privé et homme public.

Ce faisant je ne puis ne pas évoquer le souvenir de deux éminents français qui ont été ses amis et qui ont été intimement liés à l'activité du journaliste et l'œuvre du Ministre. Je veux parler de M. le Résident Supérieur Louis Marty et de M. le Résident Supérieur Graffeuil, vis à vis desquels j'ai rempli les fonctions de secrétaire particulier successivement de 1932 à 1940, date à laquelle j'entrais au Cabinet Impérial.

Quelqu'un qui disait de Louis Marty qu'il inventa Pham Quynh, n'était pas loin de la vérité. Car à l'époque, sans l'appui et l'encouragement d'un dirigeant français, il n'aurait pas pu créer la Revue Nam Phong et de là avoir l'occasion de donner toute la mesure de son talent. Mais c'est justement cette amitié, dont Pham Quynh gardait une trace indélébile, qui a suscité la méfiance d'une opinion mal éclairée à son égard. Les gens de l'époque ne pouvaient pas concevoir et ne pouvaient pas comprendre qu'un annamite et un Français, et quel Français, un Directeur des Affaires Politiques doublé d'un Directeur de la Sûreté Générale, puisse avoir de la sympathie l'un pour l'autre, une sympathie qui peut être une amitié, sans pour cela trahir son pays.

Mais pour comprendre la nature des relations qui existaient entre ces deux hommes, il est indispensable de découvrir la véritable personnalité, souvent ignorée surtout des Vietnamiens, de Louis Marty. Et pour cela je me permets de retracer brièvement les circonstances dans lesquelles je l'avais connu.

En 1931, quand j'ai terminé mes études, j'ai postulé une place dans le gouvernement, le Résident Supérieur en Annam de l'époque a annoté sur ma demande et au vu de mon dossier « Je ne pense pas que ce jeune homme songe à entrer dans l'administration ». Et pour cause mon oncle Thai-Phien, nationaliste bien connu, a été décapité, et mon père, trésorier du mouvement de révolte de l'Empereur Duy-tan, fiché sur la liste noire des suspects. Je me rendais à Saïgon et m'inscrivais dans le groupe des intellectuels opposants, composés entre autres de Ta thu Thau le trotskiste bien connu. L'idée m'était alors venue de faire une suprême tentative auprès de M. Louis Marty que j'ai d'ailleurs jamais connu. Dans une longue lettre, sans rien lui demander, car pour moi la cause était entendue, je n'avais rien à espérer, je tenais à dire à celui qui est censé être le grand responsable politique du moment que la politique française amenait inévitablement les intellectuels patriotes à passer dans l'opposition. Trois jours après il me convoqua et me demanda de l'accompagner au Gouvernement Général à Hanoï, où il fit de moi son secrétaire particulier et responsable des affaires politiques indigènes. Etant donné mes antécédents j'ai pensé que c'était un défi. Je me rendais compte par la suite qu'il était sincère, et qu'il tenait

à ce que nous puissions juger sa politique en toute connaissance de cause.

J'avais ainsi accès à tous les documents secrets de la Direction des Affaires politiques et pris ainsi connaissance d'un long rapport rédigé par Louis Marty en mars 1917 à l'adresse du Gouverneur Général Sarraut. Dans ce document Louis Marty fit la critique de la politique française en Indochine, il préconisait une autre politique susceptible d'amener les Annamites à collaborer avec les Français sur un pied d'égalité. Il fallait, dit-il, s'abstenir de dire aux Vietnamiens d'être reconnaissants à la France pour ce qu'elle a réalisé dans le pays parce que même un enfant savait que c'était avec les ressources du pays qu'elle le fait, mais plutôt expliquer aux Vietnamiens les avantages d'une collaboration avec la France afin de développer le pays et accéder dans un avenir plus ou moins lointain à l'indépendance qui restait une aspiration profonde et normale du peuple vietnamien.

Ce rapport n'a pas eu de suite mais c'est pour dire les généreuses intentions de son auteur. Il est permis aussi de penser, le premier numéro du Namphong paraissant en 1917, que Pham Quynh a pris une part dans la rédaction de ce document.

Louis Marty exerçait ses fonctions sans faiblesse mais avec beaucoup d'humanité, il recelait des trésors de cœur et de générosité. Les condamnés politiques et leurs familles ne faisaient jamais appel en vain à sa clémence. Bien des personnalités dans le gouvernement actuel bénéficiaient de son aide.

C'était avec cet homme que Pham Quynh s'était lié d'amitié, une amitié qui ne s'était jamais démentie. J'ai aussi pris connaissance de la volumineuse correspondance qu'ils avaient échangée et qui doit encore être retrouvée dans les archives ramenées du Vietnam. On y découvrirait la pureté de leurs intentions, ils échaudaient ensemble une politique de collaboration franco-vietnamienne, ils s'écrivaient comme deux amants, parlant de leur enfant chéri, le Nam Phong, qui devait devenir la pièce maîtresse de la culture nationale rénovée.

Je dois avouer que la lecture de cette correspondance a été déterminante sur mon parcours dans la vie. Pham Quynh n'a jamais su qu'il avait fait de moi son fils spirituel. C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> mars 1945, une date ineffaçable dans ma mémoire, quand je venais lui faire mes adieux pour aller prendre mes fonctions de mandarin provincial à Songcau sur le perron du Ministère de l'Intérieur, contrairement au protocole de l'époque, il me reconduisait, me serrait longuement la main et me disait textuellement en Français : « Je suis très content de pouvoir envoyer des jeunes comme vous pour assurer la direction des provinces et procéder ainsi à la modernisation de l'administration, mais je ne pourrais le faire que lentement et par étapes, car dans ce pays, à l'image de la Rivière

des Parfums qui coule devant nous, on ne saurait brusquer les choses et, poursuivait-il en riant « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Je commence le travail, d'autres le poursuivront ».

Je ne devais plus le revoir. Nul ne s'attendait à ce que 6 mois plus tard, il devait être offert en holocauste à la haine et au fanatisme.

En réalité, je le connaissais déjà bien avant, j'étais témoin de ses hésitations quand à l'occasion de la réforme du 2 mai 1932 il était appelé au poste de Directeur du Cabinet Impérial et Ministre de l'Education Nationale. C'était pour lui un choix difficile. Il n'était pas attiré par les honneurs, étant déjà à ce moment au faite de la gloire et de la popularité.

Mais s'il se décidait enfin c'est parce qu'il avait une œuvre magnifique à réaliser dans le domaine de l'Education Nationale et acceptait ainsi la tâche de faire surgir dans le réel son rêve de rénovation de la culture nationale. Personne d'ailleurs n'aurait rien à redire à ce que ce poste soit confié à un lettré de son envergure. Mais c'était le poste de Directeur du Cabinet Impérial qui suscitait la méfiance des gens. Les mauvaises langues disaient de lui qu'il était là pour surveiller l'Empereur, pour jouer le rôle de gendarme. Moi qui fus son véritable adjoint à ce poste, je puis affirmer qu'il n'en était rien. Au contraire il a plutôt redoré le blason impérial et donné un caractère de modernisme à l'appareil administratif.

En venant à Hué, il a fait un véritable sacrifice, il a quitté ses amis, un milieu dans lequel il évoluait avec beaucoup d'aisance, alors qu'à la Cour il s'était forgé une véritable tour d'ivoire, incompris de tous, soupçonné, jaloué.

C'était alors en 1934 qu'un nouveau Résident Supérieur a été nommé à Hué, c'était M. Maurice Graffeuil qui m'a fait l'honneur de me faire venir spécialement du Gouvernement Général pour être son secrétaire particulier. Une nouvelle amitié s'était nouée tout de suite entre ces deux hommes totalement différents, mais qui se rejoignaient dans une parfaite intégrité et un total dévouement à la chose publique.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que j'évoque la mémoire de cet autre éminent français, qui a tout donné à notre pays et même par delà la mort a voulu rester parmi nous, il y est encore, au bord de la Rivière des Parfums qu'il a l'habitude de contempler du haut de sa résidence.

Homme d'une intégrité dans toute l'acception du mot et d'un dévouement à la mesure de la mission qui lui a été confiée, développer un pays particulièrement déshérité et donner un peu de bien-être à cette population défavorisée, Maurice Graffeuil parlait au

lettré Pham Quynh d'administration, de paix sociale et surtout d'économie. Ils arrivaient ainsi à se mettre d'accord sur une politique commune, sans arrière pensée, qui visait uniquement l'intérêt de la population dont ils avaient la charge.

Ensemble ils avaient assaini l'administration. A un mandarin chef de province qui lui envoyait un petit cadeau à l'occasion de son arrivée à Hué, Maurice Graffeuil le fit renvoyer avec ces quelques mots : « Je prie Votre Excellence de donner l'exemple ».

Le ton était donné. Plus de favoritisme, plus de recommandations, les mandarins étaient appréciés à leur juste valeur.

Pham Quynh a pu ainsi réorganiser tout le corps enseignant, faire enseigner le quoc ngu dans les quatre premières années du primaire, alors qu'auparavant les petits annamites commençaient dès les premières classes à répéter inlassablement « Nos ancêtres les Gaulois ».

Le temps limité ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les réalisations qu'ils ont ensemble effectuées tant dans le domaine culturel qu'économique, et où Pham Quynh se révélait sous un jour nouveau, un gestionnaire administratif aussi éclairé que réaliste.

\*\*

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

40 ans ont passé. Bien d'eau a coulé sous les ponts, les herbes folles ont depuis longtemps envahi sa tombe désertée, mais nous gardons toujours vivace le souvenir de l'homme qu'était Pham Quynh, charmant, attirant, avec ses lunettes, marchant le dos légèrement courbé comme s'il sentait déjà s'appesantir sur lui le destin, dans une tenue toujours impeccable, son turban bien mis, sa belle tunique de soie (c'était peut-être là son unique coquetterie) taillée dans les fameuses robes de cérémonie de la Vieille Chine, et il en avait des centaines.

Devenu l'homme le plus puissant du royaume, il est toujours resté courtois, souriant, jovial, mettant tout le monde à l'aise. Nous n'oublierons jamais les soirées passées dans sa résidence Hoa Duong, sur la Rivière des Parfums, dans une chaleureuse convivialité où nous venons quatre fois par an à l'occasion des anniversaires de ses parents et grands parents qu'il célébrait pieusement. Il a continué à vivre une vie simple et digne, ennemi du luxe et de l'ostentation. Sa plus grande consolation, il la trouvait dans une famille exemplaire, une épouse modèle, 13 enfants, dont beaucoup sont présents ici ce soir et auxquels j'adresse mon salut fraternel, qui l'entouraient de leur affection et dont il n'avait que des motifs de s'en féliciter.

De l'homme public, le lettré faisait incontestablement l'unanimité, ses écrits resteront immortels. Le ministre dans la mesure de ses possibilités a fait une œuvre remarquable. L'homme politique, avec le recul du temps, et après ce qui s'est passé au Vietnam, s'est révélé un nationaliste éclairé. Il faudrait surtout retenir le courage dont il a fait preuve en acceptant les hautes charges au Cabinet Impérial. Il savait les difficultés qu'il devait rencontrer, les embûches qui l'attendaient, il acceptait par avance d'être incompris. Sereinement, impertubablement il faisait son chemin, ce que dictait son devoir de patriote et poursuivant avec ténacité la réalisation de sa doctrine qui est un mélange de réalisme et de rêve.

En terminant, pour mieux le comprendre et découvrir une partie du drame secret de sa vie, relisons ce qu'il avait écrit en 1933 à Louis Marty :

« Pour moi mon parti est pris, je suis un homme de transition, je ne serai jamais compris.

Patriote annamite, aimant mon pays de toute mon âme, on m'a accusé de trahir ma patrie en pactisant avec le conquérant et en le servant.

Sincère ami de la France on me reproche d'autre part de cacher sous une francophilie de façade, un nationalisme exacerbé et anti-français.

Je m'en console, car j'ai la conviction que je remplis le rôle nécessaire, dont je sens pour le moment la servitude mais qui aura peut-être sa grandeur ».